



Cahiers d'histoire

47-1 | 2002
Varia

Patrice BOURDELAIS [dir.], *Les hygiénistes : enjeux, modèles et pratiques*, Paris, Éditions Belin, 2001, 540 p.

Olivier Faure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/450>
ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002
ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Faure, « Patrice BOURDELAIS [dir.], *Les hygiénistes : enjeux, modèles et pratiques*, Paris, Éditions Belin, 2001, 540 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 47-1 | 2002, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ch/450>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Patrice BOURDELAIS [dir.], *Les hygiénistes : enjeux, modèles et pratiques*, Paris, Éditions Belin, 2001, 540 p.

Olivier Faure

- 1 C'est une sorte d'exploit que d'avoir convaincu un éditeur de mettre à son catalogue un ouvrage de plus de 500 pages, consacrés à un sujet en apparence peu attractif et de plus, lesté de 35 pages de bibliographie et de quarante de notes. Enfin, l'ouvrage, sous le nom de son maître d'œuvre et rédacteur d'une copieuse et solide introduction, regroupe les contributions d'une vingtaine d'auteurs différents s'exprimant, *horresco referens*, en deux langues. Il est nécessaire de saluer l'éditeur pour ce choix qui met à la disposition des chercheurs à la fois une somme et un instrument de travail, denrées devenues fort rares dans le domaine de l'édition. Avec ce travail, Belin permet aussi de rendre visible, y compris à l'étranger, grâce à plusieurs contributions en anglais, ce qu'on pourrait appeler, sans trop de forfanterie une école française d'histoire de la santé qui n'a pas à rougir de la comparaison avec l'étranger, pourvu qu'on lui donne l'occasion de faire part de ces travaux en dehors de publications confidentielles. Il reste à souhaiter, avec espoir, que le chiffre des ventes encourage l'éditeur à récidiver.
- 2 En attendant, même si la combinaison des références et des notes à la françaises rejetées en fin de volume obligent le lecteur attentif à interrompre sans arrêt sa lecture pour des manipulations qui risquent de décourager les moins endurants, on dispose à la fois d'une somme et d'une synthèse. Il n'appartient pas à un compte rendu de faire le résumé de chacune des contributions. Il suffit à cet égard, de mentionner que de la France à la Chine en passant par la Suède, l'Espagne, Liverpool, l'Égypte, le Mexique, le Brésil, c'est pratiquement l'ensemble du monde profondément marqué par l'exemple européen, à l'exception des États-Unis et de l'Empire ottoman, qui est couvert. La couverture chronologique est tout aussi ample puisque les contributions étalent leur regard du XVIII^e siècle (G. Vigarello) aux années 1990 (D. Fassin), sans compter l'introduction qui nous

amène jusqu'au XIV^e siècle (P. Bourdelais). Seule ou presque l'Afrique, à l'exception de l'Égypte (S. Chiffolleau), échappe à l'investigation. Cette apparente lacune n'est pourtant pas un oubli. Colonisé par l'Europe, le continent africain comme d'autres colonies n'a pas accès à ce qui reste un modèle européen accessible seulement aux pays que l'on baptiserait émergents ou en voie de développement aujourd'hui. Dans les pays colonisés les politiques d'hygiène se résument selon la formule de Lord Cormer, tout puissant consul général d'Angleterre en Égypte « à prévenir les maladies épidémiques et non à soigner les personnes atteintes de maladies ordinaires » (S. Chiffolleau, p. 399).

- 3 Pour l'immense territoire concerné, l'ouvrage ne permet pas seulement de remplir ses fiches, de se livrer à des comparaisons, mais il permet de réfléchir aux vecteurs de l'hygiénisation, terme épouvantable qui décrit mieux l'originalité profonde du livre au-delà de la diversité des contributions. Certes, les hygiénistes eux-mêmes ne sont pas oubliés. Loin des monographies, les excellentes contributions de Marc Renneville et d'Anne Rasmussen décrivent comment se forme un milieu, une identité hygiéniste et comment ce groupe finalement assez lâche finit par répandre une « culture hygiéniste ». On ne saurait mieux résumer le processus qu'en citant l'appréciation par Marc Renneville du rôle de l'Association française pour l'avancement des sciences. « Loin des revues savantes portant des intérêts corporatistes, œuvrant par les voies détournées du tourisme scientifique, dans la douceur feutrée des soirées feutrées et les frissons des excursions collectives, L'AFAS a été sous la Troisième République un lieu d'acculturation¹ entre hommes de pouvoir et hommes de savoir » (p. 95). Par des voies très comparables, les Congrès internationaux d'hygiène « apparaissent comme des lieux privilégiés pour la construction d'une cause, celle de l'hygiène universelle, en direction des principaux protagonistes de cette cause, les milieux politico-administratifs » (A. Rasmussen, p. 235).
- 4 La question de la conversion des élites à l'hygiène est donc posée. Au-delà de la « compassion et de la normalisation » (D. Fassin) conjointes, plusieurs textes mettent en exergue le rôle de la fierté nationale, de la honte que font peser sur les élites des nations non européennes le regard des autres. Au Japon de Meiji comme dans la Chine de la fin du XIX^e siècle ou l'Égypte de l'Entre-deux-guerres, les élites s'engagent sur la voie de l'hygiénisme à l'europpéenne au nom de la fierté nationale blessée par la crasse. Dans le Mexique du dictateur « éclairé » Porfirio Diaz, l'hygiène est un symbole, voire une vitrine (en particulier lors de l'exposition commémorant le centenaire de l'indépendance) d'un pays et d'un régime qui veulent se présenter comme modernes ou modernisateurs. À des degrés divers, les auteurs observent le même phénomène d'imitation et d'émulation dans l'Espagne « retardataire » du XIX^e siècle ou le Brésil impérial. Cette dynamique de la honte est sans doute loin de se limiter aux nations en quête d'indépendance et aux régimes en mal de légitimité. Dans ce numéro des *Cahiers d'histoire*, Stéphane Frioux montre que l'image désastreuse d'une Limoges réputée championne de France de l'insalubrité plonge les élites locales dans une honte finalement mobilisatrice. L'engrenage de l'émulation n'est pas réservé aux élites. Elsbeth Kalff, dans son analyse des plaintes pour insalubrité du logement à Paris, montre, en s'appuyant à la fois sur un riche matériau de première main et les analyses de chercheurs américains et allemands comment « le mouvement d'hygiénisation de la vie quotidienne est endogène, ascendant, déclenché par la spirale de paliers de salubrité en transformation » (p. 120). Pour parler plus clairement, il s'agit d'un mouvement circulaire dans lequel chaque mesure hygiénique aiguise la sensibilité des intéressés et abaisse leur seuil de tolérance (p. 129). On retrouve là les intuitions si fécondes de Norbert Elias et les apports de la sociologie

interactionniste. Dans la même veine, Matthew Ramsey, dans un article pionnier, incite à penser l'anti-hygiénisme, plutôt qu'à le condamner au nom d'un prétendu sens de l'histoire. Lui aussi suggère que « dans une certaine mesure, la contrainte engendre la résistance et qu'il existe une relation dialectique entre les mouvements hygiénistes et les tendances anti-hygiénistes » (p. 340). À cette question, Jan Sundin apporte une esquisse de réponse sous forme d'une question formulée à partir du stress contemporain. « The demands for excellence, high performance and flexibility may put too heavy a burden on the individual [...]. Will it be necessary to lower the level of negative stress, not just to try to increase individual resistance? » (p. 444). Ce constat et cette interrogation pourraient être étendues à l'ensemble de l'hygiénisme qui a toujours dénoncé les comportements individuels et largement passé sous silence les effets des conditions de travail, culpabilisé les individus et acquitté la société. N'est ce pas là l'une des sources profondes d'un anti-hygiénisme parfois actif mais le plus souvent passif ? Les choses seraient-elles en train de changer ? C'est la question à laquelle nous invite à réfléchir la très remarquable contribution de Didier Fassin, cachée sous un titre anodin et judicieusement placée en fin de volume. À propos de la « découverte » récente du saturnisme infantile, D. Fassin décrit la naissance d'un néo-hygiénisme. Comme le précédent, il naît du croisement entre une statistique sociale et la découverte d'une question sociale. Dans le cas de figure actuel, la statistique de la probabilité du risque a remplacé la statistique arithmétique des lieux et l'exclusion (des immigrés, des toxicomanes) a pris la place de « la question sociale » focalisée sur les « classes dangereuses » du XIX^e siècle. Les processus sont à la fois semblables et différents. Comme dans sa première configuration, l'hygiénisme contemporain met en présence des organismes locaux (municipaux) et des populations se prêtant au double exercice de la compassion et de la normalisation. De même dans l'émergence de la reconnaissance du saturnisme infantile, on retrouve à l'œuvre les mêmes tendances qu'au XIX^e siècle. Malgré l'évidence étiologique, les recherches se sont longtemps engluées dans des hypothèses culturalistes, visant, inconsciemment à mettre en cause les populations touchées, de la même façon que l'on mettait sur la misère ouvrière au compte de l'amoralisme des ouvriers. En revanche, le nouvel hygiénisme serait devenu le seul moyen de poser les questions sociales. En l'occurrence, seule la souffrance des enfants atteints dans leur corps par le saturnisme permettrait de poser la question des conditions de vie et de logement des populations immigrées. On arriverait ainsi, selon D. Fassin et P. Bourdelais à passer du bio-pouvoir à la bio-légitimité *via* le stade de la bio-responsabilité. Dans le schéma de la bio-légitimité, le corps souffrant deviendrait « le lieu de reconnaissance suprême de l'individu dans la cité » (p. 465) et « le biologique le soubassement du politique » (*ibidem*). L'historien peut se demander si ce rôle éminemment politique de l'hygiénisme n'était pas déjà à l'œuvre depuis longtemps. La politique sociale semble avoir été depuis longtemps fondée sur des exigences sanitaires. Quoi qu'il en soit, on espère avoir donné un aperçu suggestif mais non limitatif, de la richesse de ce livre, qui aide à penser encore plus qu'il n'aide à travailler.

5 [correction typographique le 09 juin 2003]

NOTES

1. Note de l'auteur.